

PIERRE GRIMAL

## CICERON ET LES TYRANS DE SICILE

Il n'est pas utile de rappeler que les tyrans siciliens ne sont pas inconnus des Romains, et cela dès une date très ancienne. Les lecteurs de Timée connaissaient, au moins par cet auteur, l'existence et les forfaits de Phalaris. Il est certain aussi que, dès l'aube du III<sup>e</sup> siècle, les intérêts de Rome en Grande Grèce mirent les hommes d'Etat romain en contact avec le monde sicilien. Les exploits d'Agathocle furent très probablement un modèle dont s'inspira Regulus, et nous avons cru pouvoir montrer, autrefois, que les comédies de Plaute contenaient des allusions, assez claires, à l'histoire de Sicile, au temps des tyrans, et, plus particulièrement, à la succession des tyrannies qui dominèrent à Syracuse, entre Agathocle et Hiéron II (1). On sait aussi que, depuis la première guerre Punique, les armées romaines n'eurent qu'à se louer des services que leur rendit Hiéron II. Ainsi, les tyrans siciliens étaient des figures familières aux Romains, qui, à Syracuse, se considéraient un peu comme les héritiers du plus grand d'entre eux, le 'roi' Hiéron.

Cicéron commença sa carrière de magistrat en Sicile, et, dans les *Verrines* il témoigne de la parfaite connaissance qu'il avait acquise de l'île, des cités qui la composaient et des hommes les plus influents dont dépendaient son économie et sa culture. Il s'était, aussi, rendu familier de son histoire, et il avait examiné avec curiosité la galerie des portraits des « tyrans et des rois », dus à des peintres dont il loue l'habileté, et qui jusqu'à Verrès, étaient exposés dans le grand temple d'Athéna, à Syracuse (2).

(1) *Echos plautiniens d'histoire sicilienne*, « Kokalos » 14-15, 1968-1969, 228 et suiv.

(2) Cicéron, *Verr. II*, 4,123: *tabulas pulcherrimas pictas... in quibus erant imagines Siciliae regum ac tyrannorum, quae non solum pictorum artificio delectabant sed etiam commemoratione hominum et cognitione formarum. Ac uidete quanto taetrius hic tyrannus Syracusanis fuerit quam quisquam superiorum unquam; illi tamen ornarunt templa deorum immortalium, hic etiam illorum monumenta atque ornamenta sustulit.*

Ces portraits, il les a regardés avec sympathie, sensible à ce qu'ils évoquent (*commemoratiōe hominum*), heureux de mettre un visage sur des noms célèbres (*cognitiōe formarum*).

Entre tous les 'tyrans' de Syracuse, celui dont Cicéron parle avec le plus d'amitié et auquel il témoigne le plus d'estime est certainement le 'roi' Hiéron. Il sait que son règne a été bien-faisant pour la Sicile, et que ses sujets l'ont eu en particulière affection (3). Hiéron est loué pour avoir donné à son royaume une loi restée célèbre, à laquelle son nom est resté attaché, la *lex Hieronica*. Cette loi, Cicéron l'approuve totalement. Il dit qu'elle est subtile (*acuta*) — ce qui, dit-il, n'a rien d'étonnant, puisque le roi était sicilien; elle est sévère — parce que Hiéron parlait en tyran (*ita seuerē ut tyrannum*), c'est-à-dire en maître absolu, mais elle avait un effet bénéfique, elle encourageait les propriétaires à semer du blé.

Certes, on peut se demander si cet éloge du roi Hiéron, ou plutôt de sa loi n'est pas motivé, dans une large mesure, par une intention évidente, et explicite, de l'avocat, qui s'attache à opposer au tyran juste et efficace, bon législateur, le préteur du peuple romain, dévastateur et fléau de la Sicile. Certes, le thème revient constamment : ce que les tyrans n'ont pas osé, Verrès l'a fait. Mais cet argument, omniprésent, n'en laisse pas moins comprendre que Cicéron approuve et admire la *lex Hieronica*. Celle-ci est conforme à l'idée qu'il se fait d'une « bonne loi », elle crée un droit équitable et incite les Siciliens à cultiver leurs terres, au lieu de les abandonner aux pasteurs; elle contribue, aussi, à donner à l'Etat les ressources nécessaires à une bonne administration, et les Romains, dit Cicéron, ont agi sagement en la respectant, et en lui conservant le nom de son auteur.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que Cicéron n'ait jamais parlé du roi Hiéron II qu'avec respect, et ne l'ait jamais rangé au nombre des tyrans. Sans doute il rappelle que sa loi a été établie par lui et lui seul, en vertu de sa propre volonté, despotique (*ut tyrannum*) mais, lorsqu'il le nomme, il lui donne toujours son titre le plus honorable, il l'appelle *rex*, qu'il s'agisse des phalères autrefois possédées par lui (4) ou du palais qu'il s'est fait construire dans l'Ile (5). Dans ces trois passages, on ne saurait penser que

(3) *Ibid.* 3, 15.

(4) *Ibid.* 4, 29 : *phaleras .. quae regis Hieronis fuisse dicuntur.*

(5) *Ibid.* 4, 118 : *in qua domus est quae Hieronis regis fuit.* Cf. 5, 30 : *ex illa domo praetoria, quae regis Hieronis fuit ...*

l'orateur ait le moins du monde l'intention d'opposer le 'roi' Hiéron au 'tyran' Verrès.

Il en va tout autrement lorsque l'orateur, toujours dans les *Verrines*, doit nommer Denys l'Ancien, à propos des Lautumies. L'auteur de cette prison est qualifié de *crudelissimus tyrannus* (6), et, naturellement, Verrès est assimilé à lui. Bien plus, il le dépasse en cruauté. Il dépasse même Phalaris — et ici, il ne s'agit plus d'histoire, mais presque de légende : « il se trouvait alors en Sicile, après un long espace de temps, je ne dirais pas un autre Denys ou un Phalaris (oui, cette île a jadis produit bien des tyrans cruels), mais un monstre inoui témoignant de cette antique sauvagerie qui, dit-on, régnait autrefois en ces lieux » (7).

Ainsi, l'histoire des tyrans siciliens se trouve, du même coup, divisée en deux périodes : celle d'autrefois, très lointaine, quasi légendaire, et qui était livrée à la sauvagerie — *immanitas* — et une autre, plus récente, dans laquelle l'on trouvait un roi digne de ce nom, qu'il partage avec Jupiter Très Bon Très Grand (8), l'allié de Rome, le bienfaiteur de la cité, le roi Hiéron. Denys l'Ancien, Phalaris étaient assimilées aux fléaux légendaires qui rendaient redoutables la mer sicilienne, Charybde, Scylla, les Cyclopes (9); et c'était à cette sauvagerie primitive que se rattachait Verrès !

Dans l'oeuvre conservée de Cicéron, le nom du roi Hiéron II n'apparaît pas en-dehors des *Verrines*. Celui du premier Hiéron n'intervient qu'à propos de deux anecdotes peu significatives (10). En revanche, l'on y rencontre très souvent celui des deux Denys et, surtout, dans une très grande proportion, celui de Denys l'Ancien. Nommé, nous l'avons vu, dans les *Verrines*, il l'est aussi dans le *De oratore*, le *De republica*, le *De finibus*, les *Tusculanes*, le *De officiis*, le *De natura deorum*, sans compter plusieurs allusions dans la *Correspondance* et une mention dans le *Pro Rabirio Postumo*. Il est évident que la figure de Denys l'Ancien fut présente à l'esprit de Cicéron pendant toute sa carrière, tandis que celle du roi Hiéron ne s'imposa guère à lui qu'au temps des *Ver-*

(6) *Ibid.* 5, 143.

(7) *Ibid.* 5, 134 : *uersabatur in Sicilia longo interuallo alter non Dionysius ille nec Phalaris (tulit enim ulla quondam insula multos et crudelis tyrannos) sed quoddam nouum monstrum ex uetere illa immanitate quae in isdem locis uersata esse dicitur.*

(8) Cf. *rep.* I, 30.

(9) *Verr.* 5, 146.

(10) *Nat. deor.* I, 60; 3, 83.

*rines*; et nous avons la chance de savoir par quelle voie Cicéron connaissait si bien la vie et la carrière de Denys l'Ancien. Il nous l'apprend dans une lettre à Quintus, écrite en février 54, où il dit avoir lu avec le plus grand plaisir le livre de Philistos sur Denys. Ce qui lui plaît tellement chez Philistos, c'est d'abord son style, qui le rend semblable à un « petit Thucydide » (11), mais s'il préfère l'ouvrage consacré à Denys, c'est à cause du personnage lui-même, qui est, dit-il, un « vieux renard » (*ueterator*) et aussi parce que Philistos a été l'un des familiers du tyran». Ainsi, en 54, Cicéron connaît bien l'histoire de Denys l'Ancien; déjà, l'année précédente, il avait nommé Philistos, presque dans les mêmes termes (12) et, vers la même époque, lorsqu'il rédige le *De republica*, Denys l'Ancien lui sert deux fois d'exemples. Il est le tyran par excellence, celui qui a réussi par ses intrigues à s'emparer du pouvoir mais, dont l'activité et l'intelligence n'ont eu que des résultats négatifs (13); il est aussi celui qui, maître de Syracuse, au dire de Timée la plus belle de toutes les villes grecques, n'en pas moins fait en sorte que Syracuse n'était plus une cité (14). L'on comprend mieux pourquoi, et sous quelle influence, Cicéron, parlant de la tyrannie, analysant ses causes et ses effets, se réfère à Denys l'Ancien. C'est que Philistos le lui a rendu familier, et lui a montré en lui le type même du politique rusé, habile à se maintenir au pouvoir, triomphant dans l'injustice, en dépit des dieux. Assurément les démêlés de Denys avec Platon contribuaient à assurer au tyran de Syracuse une célébrité toute particulière auprès des esprits cultivés (15) mais cela n'aurait pas suffi. Au temps des *Verrines*, Denys n'est encore qu'une figure assez vague, de tyran cruel, et il est assimilé à Phalaris (16). A partir du *De republica*, et, plus

(11) *Ad Q. fr.* 2, 11, 4: *creber, acutus, breuis, poene pusillus Thucydides ... Me magis de Dionysio delectat; ipse est enim ueterator magnus et perfamiliaris Philisto Dionysius.*

(12) *De orat.* 2, 57.

(13) *Rep.* 1, 28: *quis enim putare uere potest plus egisse Dionysium tum cum omnia moliendo eripuerit ciuibus suis libertatem quam eius ciuem Archimedem, cum istam ipsam sphaeram, nihil cum agere uideretur, effecerit.*

(14) *Rep.* 3, 43: *Urbs illa praeterea, quam ait Timaeus Graecarum maximam, omnium autem pulcherrimam, arx uisenda, portus usque in sinus oppidi et ad urbis crepidines infusi, uiae latae, porticus, templa, muri nihilo magis efficiebant, Dionysio tenente, ut esset illa res publica. Nihil enim populi et unius erat populus ipse.*

(15) Cf. *Rab. Post.* 23.

(16) V. le texte cité, ci-dessus, n. 7.

encore, dans les dernières années de sa vie, Cicéron se réfère au Denys historique et non plus à *l'exemplum* légendaire.

Les anecdotes relatives à des présages qui avaient annoncé la fortune de Denys et que nous lisons dans le *De divinatione* viennent apparemment du livre de Philistos (17). La seconde, celle qui raconte comment le cheval de Denys, que l'on avait cru noyé, émergea miraculeusement du fleuve, un essaim d'abeilles dans sa crinière, est peut-être empruntée à un recueil de *miracula*, mais cela nous importe peu. Les précisions données sur son règne dans le *De natura deorum*, le fait qu'il demeura au pouvoir trente-huit ans (18) ont très probablement pour origine Philistos, ainsi que l'anecdote où Cicéron le montre revenant, par une mer tranquille, ses navires chargés des dépouilles arrachées au temple de Déméter à Locres, et faisant observer à ses compagnons que les dieux apparemment accordaient une heureuse navigation aux sacrilèges (19). Et Cicéron ajoute qu'il mourût dans son lit et que « ce pouvoir qu'il avait obtenu de façon criminelle, il le transmet à son fils, comme si cela avait été un héritage légal et légitime » (20). Nous sommes alors au début de l'année 44, et avant les Ides de mars (21), et il n'est pas indifférent que Cicéron ait développé assez longuement ces anecdotes qui témoignaient de l'impiété et du cynisme d'un homme qui avait « confisqué » la République, et l'avait réduite à n'être plus rien. On devine, dans son esprit, un rapprochement avec la fortune de César, et, ce qui n'est encore qu'une impression, à propos de ce texte du *De divinatione*, va devenir une certitude grâce à un long passage du cinquième livre des *Tusculanes*, dans lequel il est clair que la figure du tyran sicilien dissimule, assez mal, celle du dictateur romain.

Ce passage est fort célèbre. Cicéron y a rassemblé plusieurs anecdotes qu'il avait certainement trouvées dans le livre de Philistos, et qui ont pour dessein de montrer le malheur du tyran, de l'homme qui s'est emparé injustement du pouvoir et mène une existence misérable, même si en apparence, tout lui réussit. Le début de ce texte reprend la notation que nous avons rencontrée

(17) *Div.* 1, 39; 1, 33. Le présage formé par la naissance du petit satyre, que la mère de Denys avait cru mettre au monde annonce sans doute le caractère du futur tyran : lubrique, irrespectueux, caricature d'un être humain, voué à la violence et à l'instinct. Tel est le tyran.

(18) *Nat. deor.* 3, 81.

(19) *Ibid.* 3, 83.

(20) *Ibid.* 3, 84.

(21) *Ibid.* 1, 7.

plus haut, à propos du *De republica* : « *qua pulchritudine urbem, quibus autem opibus praeditam seruitute oppressam tenuit ciuitatem !* » (22), mais, tout aussitôt, le ton change, et ce n'est plus Cicéron lui-même qui médite sur le contraste entre la prospérité matérielle de Syracuse et sa triste situation politique, ce sont les souvenirs de ce qu'il a lu dans le livre de Philistos qui lui reviennent : « *atqui de hoc homine a bonis auctoribus sic scriptum accepimus summam fuisse eius in uictu temperantiam in rebusque gerendis uirum acrem et industrium, eundem tamen maleficum natura et iniustum* » (23).

Les traits favorables de ce portrait peuvent s'appliquer très exactement à César, dont la tempérance est bien attestée par Suétone (24). Quant à son énergie et son activité, elles nous sont bien connues, par Suétone, d'abord (25), ensuite par Lucain (26). Elles étaient restées légendaires.

Comme César, encore, Denys était un esprit cultivé et un poète tragique. César avait, on le sait, composé une tragédie d'*Oedipe*, et, en 45, l'année même où Cicéron écrivait les *Tusculanes* (le livre V, sans doute, au mois de juin ou au début de juillet), il rédigeait son *Voyage (Iter)*, probablement une *satura*, où il racontait les péripéties de sa route vers l'Espagne, tandis qu'il allait combattre les fils de Pompée. Cicéron ajoute, à propos des poèmes de Denys, une curieuse parenthèse, qui nous ramène, une fois de plus, à ses relations avec César. Il écrit un effet : « fut-il un bon poète ? Cela importe peu, car, en pareille matière, je ne sais pourquoi, et plus qu'en aucune autre, chacun trouve beau ce qui vient de lui. Jusqu'ici, je n'ai connu aucun poète — et j'ai été lié avec Aquinius — qui ne se jugeât pas excellent. Il en est ainsi : toi, tu aimes ce que tu fais, et moi ce que je fais » (27). On se rappelle alors que, pendant l'été de 54, Quintus Cicéron avait fait lire à César la poème *De temporibus meis* composé alors par son frère, et César, après avoir loué le début, s'était permis de trouver que la suite était quelque peu négligée. Le mot avait piqué Marcus, qui concluait en rassurant Quintus : « de toute façon, tu n'as rien à craindre, mon estime pour moi-même n'en sera pas

(22) *Tusc.* 5, 57. V. ci-dessus, note 14.

(23) *Ibid.*

(24) *Aug.* 53. Cf. *Cicéron Att.* 8, 9 b, 2 : *sed hoc τερας horribili uigilantia, celeritate, diligentia est ...*

(25) *Aug.* 57.

(26) *Lucain* 1, 143 et suiv.

(27) *Tusc.* 5, 63.

diminuée le moins du monde » (*ne pilo quidem minus me amabo*) (28). Neuf ans plus tard, le souvenir des réserves exprimées par l'*imperator* n'était pas effacé, et ce retour du passé est un indice de plus que, tout en parlant apparemment de Denys l'Ancien, Cicéron pensait à César.

Un autre trait est commun à Denys et à César : la solitude où les place le pouvoir. Le tyran cherche en vain un ami. Aussi est-il particulièrement sensible au dévouement dont font preuve, l'un envers l'autre, deux Pythagoriciens, Damon et Phintias : l'un d'eux, ayant été condamné à mort, obtint du tyran un délai pour mettre ses affaires en ordre, et l'autre s'offrit à rester prisonnier, comme garant, pour son ami, prêt à mourir si celui-ci manquait à sa parole et ne revenait pas. Denys se serait alors écrié : « puissé-je être enrôlé, moi troisième, comme votre ami » (29). Or, l'on sait que César souhaitait très vivement se réconcilier avec Cicéron, et l'avoir pour ami. Ce désir s'était manifesté dès le premier consulat de César, lorsqu'il avait offert à l'orateur une *legatio* dans son état-major ; et César n'avait jamais cessé de rechercher une amitié qui se dérobaît, ainsi qu'en témoigne une lettre célèbre à Matius (30). Pendant la guerre civile, César avait essayé d'attirer Cicéron, il avait besoin de lui pour reconstituer l'Etat (31). Mais le vieux consulaire n'avait pas voulu apporter sa caution au tyran.

Denys l'Ancien, dit Cicéron, vivait « avec des esclaves en rupture de ban, avec des hommes tarés, avec des barbares, il jugeait que pas un homme qui fût digne de la liberté ou qui voulût être libre ne pouvait être son ami » (32). Or, cette description s'applique exactement au parti césarien, tel que le voyaient les adversaires, et dans une large mesure tel qu'il était réellement. Nous en avons pour garant Salluste, dans la première *Lettre à César* et Cicéron lui-même (33). Et l'on sait que les Romains redoutaient

(28) *Ad Q. fr.* 2, 15, 5.

(29) *Tusc.* 63. Cf. *off.* 3, 45. Depuis Orelli, s'appuyant sur Jamblique *Vie de Pythagore* 33, on pense que Cicéron s'est trompé en attachant l'anecdote à Denys l'Ancien et qu'il s'agit en réalité de Denys le Jeune. Pourtant, l'erreur, si elle est réelle, ne remonterait-elle pas à Philistos ?

(30) *Epist.* 12, 27.

(31) V.K. Büchner, s.v. Tullius, in *RE* VII, 998 et suiv. V. Cicéron, *Epist.* 8, 3, 2. Cf. W.C. Mc Dermott, *In Ligarianam*, « TAPhA » 101, 1970, 317-347.

(32) *Tusc.* 5, 63.

(33) Ps. Salluste *rep.* 1, 2, 5. Cf. Cicéron *Att.* 9, 10, 7 : *cum hoc in ea quae perspicitur futura colluvie regnare* ; et *ibid.* 9, 18, 2 : *o rem perditam ! o copias desperatas* ; 9, 7, 5, etc.

par-dessus tout, dans l'armée de César, les barbares recrutés en Gaule, en Germanie et en Espagne.

Il est donc clair que l'évocation du tyran Denys l'Ancien, si longuement développée, avec un tel luxe de détails, n'est en réalité qu'une sorte d'apologue, qui masque à peine une attaque dirigée contre César, au moment où celui-ci se trouve en Espagne et, après des débuts difficiles, vient de remporter une victoire éclatante. Comme Denys, César est un tyran heureux; comme lui, il est un esprit brillant, un homme habile, mais l'un et l'autre sont doués d'une nature qui les porte vers le mal et l'injustice (*maleficum natura et iniustum*) (34). Cicéron, pendant les mois où, en 49, il hésite sur le parti à suivre, considère que César ne peut revenir à la raison, qu'il ne peut agir qu'en « homme perdu » : toute autre conduite lui est interdite, par sa « vie, son caractère, son passé, la logique de son entreprise, ses alliés ... » (35). De la même façon, Denys ne peut abandonner la tyrannie; il est irrévocablement lié à son crime (36). Le parallèle est évident entre les deux hommes. On sait assez que César a été entraîné à prendre les armes contre sa patrie pour ne pas avoir à expier les fautes qu'il avait commises lors de son consulat de 59; une sorte de fatalité pèse sur lui : celle qui est entraînée par l'injustice une fois commise. Ni César, ni Denys (pas plus que ne le pourra Auguste, même après sa victoire) ne peuvent se démettre et abandonner un pouvoir qui les torture.

La vie du tyran est misérable. L'histoire de Denys le prouve, avec l'apologue de Damoclès. Mais celle de César n'en est pas moins un exemple évident. Les faits allaient bientôt le montrer à Cicéron lui-même lorsque, pendant les Saturnales de cette même année 45, il allait recevoir César dans sa villa de Pouzzoles. Le dictateur ne peut se déplacer qu'entouré d'une garde; il y a autour de lui deux mille hommes en armes, c'est à peine si la salle à manger où doit dîner le maître n'en est pas remplie. La villa est en état de défense, comme un camp en terre ennemie. Bref, c'était moins la visite d'un homme, que recevait Cicéron, qu'un billet de logement imposé par l'autorité militaire (37).

(34) *Tusc.* 5, 57.

(35) *Att.* 9, 2b, 2.

(36) *Tusc.* 5, 62 : *atque ei ne integrum quidem erat ut ad iustitiam remigraret, civibus libertatem et iura redderet, iis enim se adolescens improuida aetate inretierat erratis ...*

(37) *Att.* 13, 52. Conclusion, par. 2 : *habes hospitium siue επισταθμεῖον odiosam mihi, dixi, non molestam.* Ce dernier mot est ambigü : Cicéron veut-

L'on comprend mieux, dans ces conditions, pourquoi, en février ou mars 44, quelques mois après l'entrevue des Saturnales, Cicéron a pu écrire les pages du *De natura deorum*, que nous avons rappelées, et où il s'interroge sur l'étrange fortune de Denys, prospère en dépit de ses crimes contre les hommes et contre les dieux. C'est bien de César qu'il s'agit, entre les lignes. Denys, entre autres forfaits, avait dépouillé les temples des dieux : enlevé à Jupiter Olympien un manteau tissé d'or, arraché à Asclépios une barbe d'or, aux sanctuaires des tables d'argent, à des Victoires leurs patères et leurs couronnes d'or, sans compter les trésors pris lors du pillage de Locres. César, de la même façon, s'était approprié des biens sacrés : en Gaule, dit Suétone, il avait confisqué les offrandes des chapelles et des temples et, à Rome même, pendant son premier consulat, il avait dérobé au Capitole trois mille livres d'or, et les avait remplacées par le même poids de bronze doré (38). On sait aussi qu'il avait enlevé de l'*aerarium* les sommes en réserve, en 49, ainsi que « toutes les offrandes, au Capitole et dans les autres temples » (39). Et la Fortune de César ne se démentait pas, en dépit de tous ces sacrilèges ! Mais le scandale, continue Cicéron, est plus apparent que réel : les dieux n'ont pas besoin d'intervenir pour que le criminel soit puni ; il l'est par sa conscience, qui le torture (40). Comme Denys, César est un homme seul ; il est condamné à n'avoir pas d'amis. Il doit vivre sous la protection perpétuelle de troupes armées, incertain de l'avenir, à la merci d'une conjuration. Les malheurs de Denys consolent Cicéron des bonheurs de César.

Au dire de philosophes et, en particulier, des stoiciens, seule la mort peut guérir l'âme du tyran. Dès l'été de 45, alors que César est victorieux en Espagne et prépare son retour à Rome, Cicéron rappelle ces mots terribles de Zénon : « Platon, en admettant qu'il n'ait pas encore atteint la sagesse (et bien que le sage seul soit heureux) n'est cependant pas dans la même situation que Denys le tyran ; pour celui-ci, ce qui pourrait arriver de mieux, ce serait qu'il mourût, car on ne peut espérer qu'il parvienne jamais

il dire que la conversation de César lui est agréable (le reste de la lettre le suggère), ou que cet appareil militaire le réconforte, en montrant quel est l'état d'âme du tyran ?

(38) Suétone, *Aug.* 54.

(39) Dio 41, 39, 1.

(40) *Nat. deor.* 3, 85 : (*recte uideretur*) nisi et uirtutis et uitiorum sine ulla diuina ratione graue ipsius conscientiae pondus esset, qua sublata iacent omnia.

à la sagesse; l'autre, en raison de l'espoir qu'il puisse y parvenir, doit vivre » (41). Il est évident que Cicéron attend, non sans impatience, la mort du tyran.

Que l'âme du tyran soit inguérissable, c'est ce que prouve, entre autres, aux yeux de Cicéron, l'histoire du second Denys qui, chassé de Syracuse par une révolution démocratique, se retira à Corinthe et s'y fit maître d'école : *pueros docebat; usque eo imperio carere non poterat!* (42). Cicéron revient à trois reprises sur cette anecdote, qui avait donné lieu à un proverbe. Un passage d'une lettre à Atticus (43) y fait allusion. Atticus, dans une lettre du 12 mars 49, avait annoncé à son ami qu'il restait à Rome beaucoup de sénateurs, attendant, apparemment, l'arrivée de César et espérant établir avec lui une nouvelle légalité (44) — ce que Cicéron lui-même envisage parfois dans sa retraite de Formies. Oui, répond Cicéron, tu as sans doute raison, mais tu connais le mot célèbre : « Denys à Corinthe ». Est-ce à dire, comme on l'entend le plus souvent, que les sénateurs en question doivent craindre un revirement de fortune semblable à celui qui avait contraint Denys le Jeune à l'exil? L'allusion est peut-être un peu plus précise. Cicéron ne veut-il pas suggérer que les *optimates* en question devront renoncer, si César est le maître, à gouverner la république et que leur goût du pouvoir ne pourra s'exercer que plus modestement, dans des tâches subalternes? C'est ce que semble bien confirmer le troisième passage, une lettre à Paetus de 46 (45), dans laquelle nous voyons que son correspondant avait conseillé au vieux consulaire, puisqu'il ne pouvait plus exercer « sa royauté sur le *forum* », d'ouvrir une école, où il pourrait être roi, comme autrefois Denys le Jeune à Corinthe.

Telles sont les allusions que nous trouvons dans l'oeuvre de Cicéron, aux tyrans siciliens. Si l'on excepte Phalaris, figure légendaire et familière aux philosophes, qui font de lui un cas extrême de cruauté, deux personnages, surtout, ont retenu l'attention de Cicéron. Celle du roi Hiéron II, d'abord, qui s'imposait à lui au temps des *Verrines*. Ce fut un roi utile et bon. Son souvenir contribua certainement à former l'image de cette monarchie pater-

(41) *Fin.* 4, 5 (= Von Arnim, *SVF* I, 232).

(42) *Tusc.* 3, 26-27.

(43) *Att.* 9, 9, 1: *de optimatibus sit sane ita ut uis; sed nosti illud Διονύσιος ἐν Κορίνθῳ.*

(44) Cela résulte de la lettre *ad Att.* 9, 8, 1.

(45) *Epist.* 9, 18, 1.

nelle et juste que l'on entrevoit dans le *De republica* (46). Et puis il y a Denys l'Ancien. C'est sur lui que l'attention de Cicéron a porté tout spécialement. A cela, peut-être, une raison : le livre de Philistos, que Cicéron appréciait, lui avait rendu ce personnage familier. Mais cela n'aurait certainement pas suffi sans une autre raison : Denys est un tyran « exemplaire ». Il a commis tous les actes abominables que l'on peut reprocher à un tyran, et qui sont caractéristiques de sa monarchie. Il a été cruel (comme le prouvent les Latomies), il a persécuté les philosophes (comme le montre l'aventure de Platon), il a fait la preuve que le tyran n'avait avec les autres hommes aucune communauté de droit ou d'amitié, qu'il était un homme seul, un monstre exclu de l'humanité. Denys l'Ancien a été tout cela, et cependant, il a régné sans heurt, grâce à son habileté politique; il a méprisé les dieux, et les dieux ne se sont pas vengés. Parler de Denys, c'est mettre en question la Providence. Or, telle est précisément la hantise de Cicéron, en cette année 45, et au début de 44, lorsqu'il écrit les *Tusculanes* et le *De natura deorum*. César recommence Denys. Rome est en son pouvoir. L'Etat n'existe plus. Il n'y a plus d'Etat digne de ce nom, lorsqu'il n'y a plus aucune participation de peuple au pouvoir, sous une forme ou sous une autre, lorsque les lois sont remplacées par la volonté arbitraire d'un maître. César est le nouveau Denys. Tout ce que l'on dira de celui-ci s'appliquera en réalité au premier. Il serait dangereux de nommer César, de mettre sa puissance et sa personne en question. Qu'à cela ne tienne. Il reste Denys, et personne ne saurait empêcher un philosophe d'aller chercher ses exemples parmi les tyrans d'autrefois. Eternel refuge et recours des pamphlétaires que l'allégorie, plus ou moins transparente.

Tel est le ton de Cicéron jusqu'aux Ides de mars. Denys l'Ancien est pour lui un symbole, il est le masque derrière lequel on entrevoit César. Mais il n'est pas seulement cela. Il est aussi un « cas » sur lequel on médite, grâce auquel on vérifie les raisonnements abstraits qui condamnent la tyrannie. Il aide Cicéron à penser, ce que l'on sait de lui démontre la réalité d'une théorie. Il joue, en quelque sorte, le même rôle que l'expérience pour le physicien moderne. Et c'est toute l'histoire sicilienne qui apparaît ainsi comme une sorte de laboratoire politique aux yeux du consul romain.

(46) *Rep.* 2, 47 : *regem illum ... qui consulit ut parens populo conseruat-que eos quibus est praepositus quam optima in condicione uiuendi, sane bonum, ut dixi, reipublicae genus.*

Après les ides de mars, la conjuration pour la liberté a réussi. Il n'est plus nécessaire de dissimuler; le nom des tyrans siciliens revient, comme l'impose la tradition; on y fait des allusions rapides, selon que le développement le suggère, mais le discours va plus loin, et développe la signification romaine de l'exemple. Ainsi, dans le *De officiis*, lorsqu'il s'agit de savoir si l'homme de bien aura le droit, pour ne pas mourir de froid, de dépouiller Phalaris de son manteau (47), le tyran d'Agrigente est pris comme type de l'être « cruel et monstrueux » mais, soudain, le propos s'élargit : après la mention du tyran vient la justification du tyrannicide; à ce moment, il n'est plus question de Phalaris, mais de César, et la conviction profonde de Cicéron éclate : « *neque est enim societas nobis cum tyrannis et potius summa distractio est, neque est contra naturam spoliare eum, si possis, quem est honestum necare, atque hoc omne genus pestiferum atque impium ex hominum communitate exterminandum est ...* » (48).

La philosophie, avec ses exemples rebattus, s'épanouit en réflexion politique vivante et s'appuie sur l'expérience toute récente. Cela apparaît clairement encore dans un autre développement du *De officiis* où, cette fois, Denys est nommé (49), à côté de Phalaris, d'Alexandre de Phères et César lui-même, désigné comme *hic noster* — notre tyran à nous — et inséré dans la série des despotes injustes, cette galerie des monstres destinée à illustrer, par contraste, la vraie nature du pouvoir civil.

Ainsi les tyrans siciliens ont-ils joué un rôle certain dans la méditation politique de Cicéron; ils lui ont fourni des exemples du Bien et du Mal, symbolisant les deux pôles du régime monarchique, l'un étant mauqué par le roi Hiéron, resté cher à ses sujets en dépit des siècles, l'autre par l'abominable, mais attachant, Denys, vieux routier de la politique, abominable, mais si habile (et Cicéron ne dissimule pas sa sympathie à un homme d'Etat qui réussit) — et dont on peut seulement expérer, pour que la morale soit sauvée, qu'il connut, en dépit de sa puissance et de son heureuse fortune, les angoisses de la conscience, de la solitude et de la peur (50).

(47) *Off.* 3, 29 et suiv.

(48) *Ibid.* 32.

(49) *Ibid.* 2, 24 et suiv.

(50) *Ibid.* 2, 25.